

**MBOUDJAK, LE CHIEN QUI PARLE : L'ALLEGORIE HUMANISTE DANS
TEMPS DE CHIEN DE PATRICE NGANANG****Abou-Bakar MAMAH***Professeur Assistant de Français et d'études francophones
Rhodes College, Memphis TN
USA*

Mamaha@rhodes.edu

Résumé :

Si l'introduction de l'animal dans la littérature n'est pas un fait nouveau, comme Les fables de la Fontaine qui en restent une illustration classique, Temps de chien marque une particularité dans la production romanesque de Patrice Nganang. Mais à chaque fois que l'animal est présent dans le texte ensemble ou parfois au même titre que les personnages humains, qu'il soit explicitement personnifié ou pas, cela laisse à croire qu'il y a un message que l'auteur tente de véhiculer dans l'intérêt des hommes, mais qu'il dissimule à travers l'être animal. L'allégorie dans ce roman est symbolisée par le chien Mboudjak qui s'identifie à tous et à personne, inclus l'auteur lui-même, en quête permanente de l'humanisme à travers les sous-quartiers de Madagascar à Yaoundé. Ce qui nous amène à recentrer l'intérêt majeur de ce travail autour donc du thème de l'humanisme et du personnage principal du roman, le chien Mboudjak et son double dans le jeu d'identification à l'auteur Nganang et à d'autres personnages. Ceux-ci, dans un jeu de cirque, s'identifient aussi au même auteur aussi bien qu'au chien Mboudjak avec tous à la clé un seul et même projet commun : la quête de l'humanisme à travers la pertinente question « Où est l'homme ? »

Mots-clés : littérature africaine, patrice nganang, animal, humanisme, allégorie**Abstract:**

If the introduction of the animal into literature is not something new, like The Fables of La Fontaine that remain a classic illustration, Temps de chien marks a particularity in the works of Patrice Nganang. But anytime the animal is introduced in the text, together or sometimes in the same way as the human characters, whether it is explicitly personified or not, it suggests that there is a message that the author would like to convey in the interest of human beings, but which he conceals through the animal. The allegory in this novel is symbolized by the dog Mboudjak who identifies with every character, including the author himself, in permanent quest for humanism through the neighborhoods of Madagascar in Yaoundé. To that end, we will focus on the theme of humanism and the main character of the novel, the dog Mboudjak and his double in the game of identification with the author Nganang and some other characters. They are all together pursuing the same project: the quest for humanism through the leitmotiv "Where is the human?"

Key words: african literature, patricenganang, animal, humanism, allegory**Classification JEL** ZO

A contre-courant d'une littérature dite « Littérature monde », c'est-à-dire, celle qui regrouperait les auteurs d'expression française du monde entier, Patrice Nganang préfère restituer son champ littéraire dans le contexte négro-africain et plus particulièrement dans son Cameroun natal. Dans une pareille dynamique littéraire, il a choisi de s'intéresser au quotidien du citoyen camerounais épris de paix et de liberté, voué à une vie monotone et misérable au sein des sous-quartiers de Madagascar qui servent de champ de recherche de l'humain au chien Mboudjak en tant que justement « chercheur en sciences humaines (Nganang, 2003: 104) ». D'entrée de jeu, Mboudjak, le chien, cristallise l'attention du lecteur sur sa personnalité et au même moment il lui lance aussi un défi : « Je suis un chien. Qui d'autre que moi peut le reconnaître avec autant d'humilité ? (Nganang, 2003 : 13) ». C'est ainsi que s'explique l'allégorie de Nganang qui s'interroge sur ce que l'homme a d'humain en lui ou le très peu d'humanité des humains. Au centre de son anthropomorphisme se trouve le chien Mboudjak à qui l'auteur attribue les capacités humaines. Le fait que ce soit un animal qui incarne la voix narrative et non un personnage humain, n'est pas anodin. Cela pourrait se comprendre à travers cette clarification de Florence Paravy, cité par Yves Clavaron :

Telling a story through an animal narrator is [...] a way of changing fundamental questions, such as the construction of individual and collective identities, into a reflection on humanity different from both animality and inhumanity ... Temps de chien examines the human species through a fundamental question: "Où est l'homme ?" ..., which invariably faces the acknowledgement of generalized inhumanity in a world where "l'homme n'est pas le frère de l'homme ..." (Clavaron, 2012:556).

Ceci laisse entrevoir ce que pourrait représenter le chien Mboudjak pour les hommes, son animalité qui est à la fois rejetée et acceptée. Ce que l'on sait et fait de lui et par-delà le marché, ce que le mot « chien » peut donner comme connotation. A travers le leitmotiv « Où est l'homme ? (Nganang, 2003: 43) », Temps de chien semble poser la question de l'essence même de l'être humain. Une question qui reprend ici de façon plus ou moins explicite la préoccupation de Diogène, dit le Chien, se promenant en plein jour une lanterne à la main et clamant : « je cherche l'homme ». Selon le sociologue polonais Zygmunt Bauman, « Humans were not born, but made. They still needed to become human – and in the course of becoming human (a trajectory full of hurdles and traps which they would not be able to avoid or negotiate if they were left to themselves) they had to be guided by other humans, educated and trained in the art of educating and training humans (Bauman, 2005: 53) ». C'est exactement le rôle que s'est assigné Nganang, à travers l'allégorie humaniste qui met en vedette le chien Mboudjak en sa qualité de « Chercheur en sciences humaines ». Aussi devient-il crucial de souligner l'importance du double jeu de représentation du chien Mboudjak qui, d'une part, s'identifie à l'auteur lui-même et reste à la fois le narrateur et le personnage principal du roman et, d'autre part, est aussi celui qui, dans une perspective narrative, noue et dénoue les liens avec d'autres personnages qui ne sont pas des moins remarquables dans le roman. Avant tout, Mboudjak voudrait rassurer le lecteur de son statut d'animal qu'il ne renie pas, et qu'il assume d'ailleurs sans complexe. Affichant une attitude condescendante, il veut prouver aux hommes sa capacité de les comprendre et d'intégrer leur univers au sien propre dans sa quête de l'humanisme.

Parce que je ne me reproche rien, « chien » ne devient plus qu'un mot, un nom : c'est le nom que les hommes m'ont donné. Mais voilà : j'ai fini par m'y accommoder. J'ai fini par me reconnaître en la destinée dont il m'affuble. Dorénavant « chien » fait partie de mon univers, car j'ai fait miens les mots des hommes (Nganang, 2003: 13).

Mais cela n'empêche pas à Mboudjak de reconnaître aussi le statut des hommes qu'il côtoie tous les jours au bar de son propre maître, le Client est roi : « Heureux comme vous êtes, hommes qui n'avez pas de maître ! » (Nganang, 2003 : 105) » de dénoncer aussi leur méchanceté qu'il redoute tant : « ... c'est pour ne pas tomber une énième fois dans le piège de la cruauté humaine (Nganang, 2003 : 104) ». S'il regrette son anthropomorphisme : « Être pris pour un homme demeure cependant toujours l'insulte la plus terrible qu'on puisse me faire », il affirme néanmoins sa canitude qui fait sa particularité : « Me baladant, je suivais d'habitude mes intuitions canines (Nganang, 2003 : 191) ».

C'est donc conscient de son statut d'animal et de celui de l'être humain avec lequel il est appelé à cohabiter que le chien Mboudjak se lance dans une quête de l'humain, en prenant en compte la nature de celui-ci, notamment sa capacité de nuisance. Car l'homme peut paraître bien cruel, donc inhumain, bien qu'affichant un air de bonté à certains égards, comme ce « rire cannibale d'une femme (Nganang, 2003 : 195) ». Ou comme cette scène de ménage entre son maître Massa Yo et sa femme Mama Mado : « Il la regardait avec le même œil cannibale qu'il posait sur les filles du quartier (Nganang, 2003 : 128) ». Donc la méchanceté semble se lire chez l'être humain dans ses rapports avec ses semblables. Cette farce, cette comédie humaine est ce qui prompt le chien Mboudjak à s'arroger des attributs qui lui permettent d'abord de se distancer de l'inhumanité des êtres humains et ensuite de s'engager à découvrir ce qu'il y a d'humainement possible en eux : « Si d'ailleurs je prends mes gardes devant eux, ce n'est que par pur principe scientifique du chercheur en sciences humaines que je suis (Nganang, 2003 : 104) ». C'est le même langage que tient Mboudjak vis-à-vis de ses congénères de la rue : « Je leur disais que j'étais un chien de bar, et pour leur prouver que je les dépassais, je leur disais que j'étais un chien scientifique : 'Un chercheur' (Nganang, 2003 : 225) ». Quoi qu'on en dise, le nom Mboudjak même signifie « la main qui cherche » (Nganang, 2003 : 15). Et le verbe « chercher » étant un verbe transitif, l'on serait tenté de poser la question « la main qui cherche quoi ? ». Dans cette synecdoque particularisante, Mboudjak est lui-même cette « main » qui est à la quête de l'humanisme au sein des hommes qu'il croyait être bons Selon Emmanuel Levinas, « A l'heure suprême de son instauration – et sans éthique et sans logos –, le chien va attester la dignité de la personne. L'ami de l'homme – c'est cela. Une transcendance dans l'animal ! (Levinas, 1995: 201) ».

En effet, bien que Mboudjak se complaise dans son statut et qu'il ne se « reproche rien » en tant que chien, il tire sa gloire du surnom que son maître lui a donné : « Car en fin de compte, je préfère Mboudjak' à 'chien', par pure vanité : ce nom me donne un certain ascendant sur mon maître (Nganang, 2003 : 16) ». Voilà autant de qualités que d'attributs qui vont légitimer la présence du chien Mboudjak comme un expert au sein de la communauté des hommes. En sa qualité de 'chercheur', il se retrouve en position de force pour sonder l'esprit, l'attitude, le comportement et le quotidien des habitants qu'il observe d'un œil attentif depuis les dessous des tables du bar de son maître Massa Yo:

Je regarde, moi, et je prends note.

J'observe le monde par le bas. Ainsi, je saisis les hommes au moment même de leur séparation de la boue. De même, je saisis les moments d'anéantissement de leur humanité (Nganang, 2003 : 54).

Mboudjak, ce chien qui parle, narrateur et à la fois personnage principal de *Temps de chien* n'est donc pas un simple chien du bar Le Client est roi. Il n'est pas non plus ce chien galeux et errant

des sous-quartiers de Madagascar. Mboudjak est un « chercheur en sciences humaines », constamment à la quête de l'humanisme. C'est alors que toute la problématique de sa quête de l'humanisme se noue autour de cette question pertinente qui revient à plusieurs reprises dans le roman, relayée parfois par d'autres personnages : « Où est l'homme ? (Nganang, 2003: 43) ».

L'adverbe temporel « où » joue en lui seul la mise en abyme de la problématique et ne favorise pas une réponse singulière à cette question. « Où », donc par rapport à quoi ou à qui ? Est-ce par rapport à l'animal ou par rapport aux autres hommes, car dit-il ailleurs dans le roman : « l'homme n'est pas le frère de l'homme (Nganang, 2003 : 181) ». Et c'est la même observation chez Elisabeth de Fontenay qui a cité Montaigne dans *Le silence des bêtes* : « Montaigne ose écrire par exemple : 'Un ancien Père dit que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien connu qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est inconnu. De sorte que l'étranger n'est pas un homme pour l'homme' (de Fontenay, 1998 : 353) ». C'est ici que cela devient critique de pouvoir aisément saisir la nature de l'humanisme que recherche Nganang, un humanisme qu'il dissimule derrière l'anthropomorphisme du chien Mboudjak.

Si Montaigne donne à l'animal des dimensions humainement commensurables et l'élève à la hauteur de l'individu, Mboudjak est ce chien scientifique, « chercheur en sciences humaines », qui observe, analyse et juge les vices et les turpitudes des habitants des sous-quartiers de Madagascar à Yaoundé. S'appuyant sur ses atouts de chercheur, il s'intéresse à tous les détails de leur vie prise dans une complexité existentielle et dans l'absurdité.

Où est l'homme ?

Une et une seule question.

Posant systématiquement ma question, tous les jours je vois les hommes vaquer à leurs occupations, je vois Massa Yo se taire, et Soumi courir se cacher loin de moi. Oui, tous les jours, j'observe les hommes, je les observe, je les observe et je les observe encore. Je regarde, j'écoute, je tapote, je hume, je croque, je rehume, je goûte, je guette, je prends, bref, je thèse, j'antithèse, je synthèse, je prothèse leur quotidien, bref encore : j'ouvre mes sens sur leurs cours et leurs rues, et j'appelle leur univers dans mon esprit. Je regarde et j'aimerais bien comprendre comment ils font. Comment ils font quoi ? Comment ils font pour être comme ils sont ? (Nganang, 2003: 43).

Voilà autant de questions qui suscitent davantage la curiosité du chien Mboudjak. Apparemment son observation se révèle inefficace et cette impasse le poussera à redéfinir son approche scientifique dans sa quête de l'humanisme ou de ce qu'il a d'humain en l'homme, lui qui passe tout son Temps à étudier « la longueur et la largeur de l'humain (Nganang, 2003 : 59) ». Chercher à comprendre l'homme en tant surtout qu'un être de raison n'est pas une tâche facile et peut se révéler même comme une gageure. Mboudjak lui-même l'avoue et prend ses dispositions à travers cette ferme résolution en redéfinissant les règles du jeu :

Désormais c'est moi qui définirai le domaine de définition des choses. C'est moi qui nommerai même les choses et les êtres. C'est moi, oui c'est moi seul qui interpréterai le monde autour de moi. Je le ferai certes dans leur langage, mais tout de même : je n'utiliserai leurs mots et leurs phrases que par pure commodité. C'est moi, et bien moi seul qui raconterai mon histoire, ainsi que celle des incalculables mystères du quotidien. Je dis bien : c'est moi et moi seul qui m'efforcerai à résoudre l'énigme de l'humanité (Nganang, 2003 : 48).

Mboudjak est, dans sa quête humaniste, rejoint par le Corbeau, l'homme en noir-noir, l'un des rares personnages du roman qui semble profondément partager sa préoccupation. Celui-ci pose des questions identiques au même commun du mortel pour ainsi dévoiler le projet humaniste de l'auteur. C'est ici d'ailleurs que l'allégorie humaniste de Nganang prend forme. Elle se traduit à travers l'engagement féroce de l'homme en noir-noir qui, dans un ton péremptoire, interpelle ses pairs. Si depuis le début du roman c'est Mboudjak qui est le seul à se déchaîner vis-à-vis des vicissitudes et même de l'hypocrisie de l'être humain, cette fois-ci, les êtres humains ont affaire et tout en face d'eux, au bar Le Client est roi, à un autre être humain, leur semblable, qui tente d'extirper un minimum d'humanisme de ses pairs dans la cour du bar de Massa Yo :

Pour quelques bières, vous n'allez pas vous en sortir quittes, hein, méchants hommes ! Laisser votre frère ainsi pourrir en prison, sans rien dire et sans rien faire. Qui aurait pu le croire ? Où est votre courage ? Où est votre conscience ? Où est votre humanité que vous comptez ainsi racheter au prix de quelques bières ? Vous croyez que c'est si facile ? Malheureux ! (Nganang, 2003 : 201-202).

Autant d'exaspération que d'interrogations de la part de celui-là qui, tout comme le chien Mboudjak, recherche chez ses semblables, obnubilés par la monotonie d'une vie moribonde sans meilleurs lendemains des réponses radicales qu'il ne trouvera peut-être jamais. Il recherche le lien de solidarité entre les humains, la chaleur sociale qui régit une communauté, le sens du partage et de la compassion, la révolte contre l'injustice, l'engagement et la passion pour défendre une cause juste. Voilà certains des attributs qui caractérisent l'humanité mais qui semblent absents et que le Corbeau, l'homme en noir-noir déplore avec indignation :

Et quand les hommes se laissèrent prendre au geste de son énervement amusé, il se fâcha soudain et leur cria : « Vous tous là qui me regardez avec vos gros yeux, combien de fois m'avez-vous raconté que vous souffrez ? Mais êtes-vous seulement prêts à souffrir pour votre frère ? Non, vous m'avez tous laissé croupir en prison, alors que c'est pour vous défendre qu'on m'y a amené. Où est passé l'homme en vous ? Qu'êtes-vous devenus ? Où est votre tête ? Vous ne savez même plus revendiquer la justice ? Vous ne savez plus ce qu'est le droit ? Des loques vous êtes ! Incapables de raison, incapables de réflexion, incapables de courage ! Vous vous tuez à l'alcool, mais vous êtes plus lâches que des hyènes. Combien sont morts dans des prisons alors que vous vous souliez d'indifférence dans les bars ? (Nganang, 2003 : 204-205).

Comme on pourra le constater à travers la personnalité de l'homme en noir-noir, la recherche de ce qu'il y a d'humain en l'homme peut prendre parfois des tours violents verbalement et même physiquement. Et c'est la description que l'on continue de faire de l'exaspération du Corbeau : « Il réunissait tous les muscles de son corps comme pour secouer, comme pour réveiller, en un seul geste de colère, l'humanité en ces hommes hagards autour de lui » (Nganang, 2003 : 205).

Notons que Mboudjak dans sa détermination à découvrir le type d'homme qu'il recherche, le plus humainement possible, va au-delà du bar de son maître Massa Yo, étant bien convaincu qu'en élargissant son périmètre de quête, il parviendra aux résultats escomptés. Mboudjak, c'est vraiment « la main qui cherche », partout d'ailleurs. Car, après qu'il a quitté la cour de son maître, Mboudjak s'est livré à une aventure erratique au cours de laquelle il découvre un homme à la poubelle derrière la maison du Parti qu'il soupçonne être « l'esprit des poubelles (Nganang,

2003: 219) ». Mais tout de suite, Mboudjak entre en communion avec ce dernier, car ayant vu en lui certaines qualités qu'il a tant apprécié chez le Corbeau : « C'est certainement parce que cet homme avait un peu le bizarre de l'homme en noir-noir que je le suivis sans demander mon reste. J'avais l'impression qu'il pouvait répondre aux mille questions que le Corbeau avait laissées en suspens (Nganang, 2003 : 220) ». C'est ainsi qu'il s'est noué d'amitié avec celui-là même qu'il a surnommé « l'homme des mystères ». Pour Mboudjak, cet « esprit des poubelles » était un atout véritable qui lui permettrait d'atteindre son objectif, c'est-à-dire sa longue et interminable quête de l'humanisme :

Sans me rendre compte, en maudissant les enfants mal élevés du quartier, en suivant le bizarre vendeur de bouteilles, j'étais entré dans le cœur des peurs, dans le ventre des chuchotements, dans les artères des fantaisies, dans les intestins des folies du tout Yaoundé. Je suivais l'homme des mystères et je me disais que peut-être il me montrerait ce visage plus humain de l'homme, visage dont je n'avais pas l'habitude. Peut-être parce que la méchanceté de Suomi m'avait définitivement rebuté, je marchais maintenant dans son ombre sans plus prendre aucune mesure garde. Je marchais avec l'espoir d'une surprise à venir. Si la cour du bar de mon maître ne m'avait jusque-là appris que la misère de l'homme, peut-être la rue infinie me découvrirait-elle sa cachette, me disais-je (Nganang, 2003 : 222-223).

Nganang se déploie ici à démontrer la négativité de l'individu ou d'un système qui a vidé l'individu de sa substance et de son humanisme car « Les hommes devenaient liquides et suintaient (Nganang, 2003 : 49) ». Et s'il ne trouve pas cet humanisme en l'humain, il tente de le professer pour le bien être moral de la société des hommes. Car ce qu'on lit et ce qu'il y a lieu de comprendre dans le roman, c'est l'inquiétude de l'auteur à voir une société vouée désormais au néant, une société humaine emprunte des traits du cannibalisme que symbolise aussi parfois le chien Mboudjak malgré lui : « Il y avait pourtant des critiques, certainement des intellectuels africanistes qui disaient : « Pauvre chien aliéné de sa canitude! » (Nganang, 2003 : 126) ». Alors que c'est au sein « du cercle cannibale des hommes (Nganang, 2003 : 109) » que l'auteur place sa préoccupation. Car justement, ce « cercle » est devenu un cercle vicieux, une jungle où « la raison du plus fort est toujours la meilleure ». C'est donc de ce vide humaniste que l'auteur parle et se fait parfois la voix-relais des commérages colportés par les choses et les êtres qui s'arrogent la parole et répandent la rumeur nauséabonde qui dépeint les vicissitudes déshumanisantes et cannibalisantes de l'être humain.

Un jour les rues, les bars et les boutiques se mirent à raconter que dans l'un des chantiers les plus célèbres de la ville était offerte de la viande humaine. La Panthère, qui était venu devant Le Client est Roi avec cette information, parlait d'une certaine Mami Ndole par qui le mal était arrivé. Il s'étonnait que personne ne connaisse cette Mami Ndole, et disait que son chantier se trouvait pourtant juste à l'entrée du deuxième carrefour de Mokolo. Oui, il y avait été lui-même. Il jurait que la police avait trouvé dans le réfrigérateur de la Mami Ndole trois crânes humains ainsi que des cœurs encore sanglants (Nganang, 2003 : 140-141).

Voilà une pratique anthropophagique qui rend récurrente la fameuse et unique question « Où est l'homme ? » dont la force d'énonciation repose sur l'esthétique scripturale de l'œuvre. Comme nous le disions un peu plus haut, il se crée un lien pathétique dans le roman entre les personnages Mboudjak, le Corbeau et l'auteur lui-même. De sorte que le Corbeau devient l'incarnation de

l'écriture et d'une histoire qui ne sont plus des projets, mais plutôt des faits qui se dévoilent au fur et à mesure de leur mise en forme. C'est par ce jeu d'énonciation que le titre *Temps de chien* apparaît subtilement dans le roman :

Le lendemain de cette révélation, l'homme en noir-noir, pour montrer sa bonne volonté, vint avec un livre qu'il avait écrit. Le titre du livre était – comment l'oublier ? – Temps de chien. Il dit qu'il avait essayé d'y écrire une histoire du présent, une histoire du quotidien, de saisir l'histoire se faisant, et de remettre la conduite de l'Histoire aux mains de ses véritables héros. Il dit, pour couper court, qu'il parlait dans son livre « des gens comme vous tous là autour de moi » (Nganang, 2003 : 149).

Le livre ressasse alors les histoires banales, presque insignifiantes du citoyen camerounais laissé pour compte. L'histoire n'est pas celle des habitants des quartiers huppés de Yaoundé, mais plutôt celle des habitants des sous-quartiers de Madagascar, ceux-là même de qui Mboudjak, le Corbeau et l'homme des mystères espèrent voir effleurer un certain humanisme. Nganang en s'identifiant au personnage le Corbeau de son roman remet l'écriture au centre de son action comme véhicule principal devant le mener à l'aboutissement de son projet de la redécouverte de l'homme. C'est ce qu'il exprime en ces termes : « Oui, écrire c'est oser le rêve. C'est se projeter dans l'infini des possibles, dans l'immensité de l'humain que chacun de nous possède (Nganang, 2009 : 95) ».

La quête de l'humanisme n'est donc pas un projet complaisant en soi. Nganang écrit en effet pour combler un vide humaniste causé par des forces externes à l'individu qui en reste une victime de fait. "Under colonialism, and the humanism which gave it its moral justification and ideological underpinning, the native African was explicitly excluded from the realm of the human, and belonged to what Mbembe terms 'the grammar of animality' (Syrotinski, 2014: 260)", car « l'animalité, très rarement employée comme un pur dénominateur neutre, ne parle pas, ou presque pas, des animaux (Bailly, 2013: 36) ». L'auteur fait d'abord du chien son personnage principal. Ce chien Mboudjak, qui ne connaît d'ailleurs pas une vie stable comme les habitants des sous-quartiers, évolue dans une ambiance contrastée, tantôt heureux, tantôt malheureux. Les habitants des sous-quartiers qui ne rendent plus leur salut qu'à l'alcool symbolisent justement cette partie de la population exclue et marginalisée qui ploie sous le fardeau de la misère au quotidien dans cette Afrique postcoloniale. Nganang tente alors de redresser un fléau social dont la réponse réside dans l'incitation à la révolte.

Bien qu'il reconnaisse que ses expressions, entendez « joie, colère, honte », se résument en des aboiements dont il est le seul à comprendre vraiment le sens, il n'hésite pas à passer à l'action devant ce qu'il conçoit comme l'inertie de l'être humain, la mise en péril de la justice et de l'humanité en faisant prévaloir son cannibalisme. N'est-ce pas là la meilleure façon pour Mboudjak de se substituer à l'homme qu'il cherche ou recherche tout au long du roman, celui-là qui devra incarner la révolte au sens camusien du terme. Oui, Mboudjak en avait assez des abus de Monsieur le Commissaire qui use de son pistolet pour terroriser la paisible population des « sous-quartiers ». Comme quoi, le chien a traduit son humanisme à travers son cannibalisme afin de modifier le cours des événements dominé la plupart du Temps par la force brute :

Mes aboiements semblaient pourtant ne résonner dans la rue et dans la cour du bar de mon maître que pour en limiter encore plus le vide, que pour en souligner encore plus le mortel silence. C'est alors que, emporté par le volcan bouillonnant dans mon ventre, je

me jetai sur le mollet gauche de Monsieur le Commissaire et y enfonçai mes crocs. L'homme en tenue poussa un cri d'éventré et laissa un coup de feu fendre l'air du quartier. La vie s'immobilisa (Nganang, 2003 : 175).

Comme quoi cet acte qu'a posé Mboudjak marque une rupture systématique et radicale dans l'observation passive de la situation sociale des marginalisés du pouvoir central. Car en fait, Monsieur le Commissaire représente le symbole du pouvoir de Yaoundé et se donne le plaisir de terroriser continuellement les pauvres habitants des sous-quartiers de Madagascar. Donc, si le chien Mboudjak erre indéfiniment partout sans jamais trouver la réponse à la fameuse question « Où est l'homme ? », il est quand même en mesure de pouvoir comprendre la cause de la déshumanisation et de la marginalisation des habitants des sous-quartiers dont tout le monde est victime. Alors, ce qu'il y a lieu de faire, c'est d'agir, c'est de concrétiser le sentiment de révolte, c'est de dire simplement non à sa propre manière.

The novel *Temps de chien* ... embraces an ethic that is expressed through the issues related to the postcolonial situation, in particular in the way power works. Patrice Nganang also underlines the necessity to break with old idols as referred to in his mischievous hint at Africanist intellectuals who get indignant about Mboudjak, "pauvre chien aliéné de sa canitude" ... This is obviously a dig at négritude, a concept mocked by Wole Soyinka years earlier when he remarked that a tiger does not claim its tigritude but shows its claws and pounces on its prey (Clavaron, 2012: 559).

Temps de chien peut alors, au-delà de la quête humaniste de l'auteur, se lire comme une véritable satire socio-politique et que le choix du chien comme narrateur reste très révélateur. Car l'expression de Mboudjak ne passe toujours que par son aboiement ou ses aboiements. Sur le plan contextuel, Nganang inscrit son roman dans le contexte socio-politique de son Cameroun natal. Il s'attaque notamment à l'actuel président Paul Biya au pouvoir depuis 1982 et qu'il n'hésite pas à nommer à visage découvert dans ses écrits, entendez articles de journaux, essais littéraires, romans, etc. Donc Nganang fait parler le chien parce que Biya (Nganang, 2003 : 116, 205, 319, ...) qu'il a nommé plusieurs fois dans le roman peut être rapproché au passé simple du verbe aboyer qui est « aboya ». C'est ce que suggère la locution récurrente « Biaboya » (Nganang, 2003 : 27, 41, 237) qui signifie « on va faire comment ? ». Nous voyons ici la puissance de la représentation du chien dans cette Afrique postcoloniale souffrant de graves inégalités sociales que l'auteur dénonce à travers l'allégorie humaniste.

The power to name the world, a power that marked the subjugation familiar to Africans under colonialism, to subaltern populations under autocratic rule, is central to Mboudjak's insertion into the human community, into its symbolic order because it is through language that patriarchy establishes its rule. But never in African literature was this power allegorized in so radical a fashion, thematized here as the site of contestation for the subaltern consciousness (Harrow, 2010: 66).

Du point de vue humaniste, Nganang a élaboré un projet très ambitieux, celui de chercher et de retrouver « l'homme », le plus humain possible, pas seulement dans *Temps de chien*, mais également dans *La Saison des prunes* (Nganang, 2013: 208). Mais avant lui, Diogène avait déjà essayé, sans succès. Cependant, le projet de Nganang a le mérite de remettre en cause certaines réalités socio-politiques ou du moins d'éveiller plus l'attention des lecteurs sur ce qui mine la société, ce qui en somme la déshumanise. Que ce soit le « Carton rouge à Paul Biya ! » (Nganang,

2003 : 364) ou encore cette forte estampille en gros caractères, « BIYA MUST GO! » (Nganang, 2003 : 365), cela décrit tour à tour le désenchantement d'un peuple qui a trop souffert, qui a trop subi les atrocités deshumanisantes d'un régime séculaire. C'est cela en fait l'objectif final de *Temps de chien* : remettre en cause le pouvoir autoritaire, puis restaurer l'espoir, la liberté et l'humanité en les humains. Ce « Carton rouge à Paul Biya! », afin de le contraindre à quitter le pouvoir répond à la préoccupation de la Figure 8 de la caricature du dictateur faite par Achille Mbembe: « The autocrat is there « for life » (Mbembe, 2001: 155) »; « L'autocrate est là « pour la vie » ». Et l'image même est flanquée de l'estampille « PRESIDENT A VIE ». Dans ces conditions, le Président devient un dieu, immortel, adoré, comme Le Guide Providentiel de La Vie et Demie : « Le cher guide Jean Cœur de Pierre, que la radio nationale avait changé en véritable Dieu, rédempteur du peuple, père de la paix et du progrès, fondateur de la liberté (Tansi, 1998 : 151) ». En effet, aucun dictateur ne vient au pouvoir pour en repartir vivant. Ces potentats commettent autant de crimes et d'exactions et, par peur d'être jugés, ils mettent tous les moyens en œuvre pour non seulement ne pas partager le pouvoir, mais surtout ne pas l'abandonner. Paul Biya qui a pris le pouvoir le 6 novembre 1982 et qui s'y accroche toujours, en est un prototype, à l'image d'Omar Bongo du Gabon et d'Eyadema Gnassingbé du Togo qui ont rendu leur dernier soupir dans le fauteuil présidentiel. Toutes ces manœuvres machiavéliques s'enracinent ou trouvent leurs mobiles dans les changements anarchiques des constitutions et l'organisation des élections frauduleuses. Ce qui en soi n'a rien de logique et surtout d'humain. Voilà ce qui a irrité le benjamin de Nganang dans la lettre qu'il écrivit à son frère aîné :

Seulement, voilà : ton vote aura lieu, me dis-tu, dans un moment où ta voix a été plus que dévaluée. « A quoi bon ? » souffles-tu. Le jour des élections, tu n'as pas envie d'aller aux urnes. « Chez nous elles ne servent plus qu'à légitimer devant l'Occident des pouvoirs qui en réalité sont démocratiques, me dis-tu, regarde le Kenya ! » Tu es tout simplement dégoûté, oui, dégoûté ! « Fuck Africa! » tu m'écris enragé (Nganang, 2009: 82-83).

Ici l'exaspération du benjamin se lit d'une part à travers le néologisme « démocratiques » en rapport aux pouvoirs qui portent des manteaux de la démocratie comme meilleure forme de gouvernance, mais qui au fond n'ont rien de démocratique. En tant que « démocratiques », cela se comprend très clairement qu'à la démocratie, le pouvoir y ajoute une bonne dose d'acide et l'on comprend ce que pourrait être les effets néfastes de l'acide qui est un corps chimique toxique. Alors le benjamin nous parle ici des pouvoirs qui tuent, des pouvoirs barbares, des pouvoirs qui assassinent les citoyens épris de paix et de liberté. Les pouvoirs dont le reflet de la négativité se lit aisément dans les sous-quartiers de Madagascar. D'autre part, à travers l'expression anglaise « Fuck Africa! », il faut juste comprendre un aveu de désespoir, une déshumanisation de l'individu qui est en perte de raison, mais seulement sous le poids du désespoir. Elle exprime le comble de quelqu'un qui en a assez de continuer par vivre une injustice dont il reste un témoin passif. C'est le sentiment d'un citoyen qui ne voit plus venir les meilleurs lendemains, un citoyen dont les espoirs sont désormais anéantis et douchés par les excès d'un pouvoir séculaire donné comme éternel. Ce désespoir, Nganang l'a bien compris, il a su lire entre les lignes. « Ton doute me fait sursauter, car entre nous, frangin, tu n'as pas encore l'âge du désespoir ... (Nganang, 2009 : 83) ». Certes, le benjamin pourrait paraître trop jeune, il pourrait n'avoir « pas encore l'âge du désespoir ». Mais son quotidien est rythmé sur les mêmes réalités, car tous les jours n'apportent que le même résultat, bien identique.

L'auteur achève sa quête humaniste sur une note d'espoir, mais seulement après que le petit Takou fut froidement abattu par Monsieur le Commissaire, « silencieusement en pleine rue pour avoir trop parlé (Nganang, 2003 : 362) ». Cette mort aura été le catalyseur de la révolte massive des habitants des sous-quartiers qui se sont soulevés comme un seul homme pour réclamer justice, comme s'ils revenaient de très loin pour redécouvrir leur statut d'homme, bref pour renaître :

Debout devant la cour vide du Client-est-Roi, debout sur mes pattes avant, dressant haut mes oreilles, laissant pendre ma langue, haletant et écarquillant grand mes yeux, je voyais soudain repointer dans la rue devant moi, renaître dans la rumeur famélique, dans la rumeur coléreuse de ce mortifié Madagascar : l'homme (Nganang, 2003: 366).

Références bibliographiques

- Bailly, Jean-Christophe (2013), *Le parti pris des animaux*, Paris: Christian Bourgeois.
- Bauman, Zygmunt (2005), *Liquid Life*. Cambridge: Polity.
- Clavaron, Yves(2012), “Writing the Postcolonial Animal: Patrice Nganang's *Temps de Chien*” *Contemporary French and Francophone Studies*. 16:4, pp 553-561.
- Fontenay, Elisabeth de (1998), *Le silence des bêtes : La philosophie à l'épreuve de l'animalité*. Paris:Fayard.
- Harrow, Kenneth W(2010), “Patrice Nganang's *L'invention du beau regard* and *Dog Days: Three Phases of Capitalism with Two Dogs and One Devouring Pig*”. *Research in African Literatures*. 41: 2,pp 55-73.
- Levinas, Emmanuel (1995), *Difficile liberté*. Paris: A. Michel.
- Mbembe, Achille (2001), *On the Postcolony*. Berkeley: California UP.
- Nganang, Patrice (2009) *La République de l'imagination*. Paris: Vents d'ailleurs.
 - (2013) *La saison des prunes*. Paris : Philippe Rey.
 - (2003) *Temps de chien*. Paris : Le Serpent à Plumes.
- Syrotinski, Michael (2014), “Globalization, mondialisation and the immondein Contemporary Francophone African Literature”. *Paragraph*. 37: 2, pp 254-272.
- Tansi, Sony Labou (1998), *La vie et demie*. Paris: Seuil,